



Club des Vigilants

POUR APPRIVOISER L'AVENIR



La nécessaire éthique du libéralisme

La planète a pris la route des choses oubliant celle de l'esprit. Sans doute la source de nos passions est-elle l'amour de soi. Mais elle se double d'une réciprocité, l'assujettissement à l'autre. On n'est jamais quitte à l'égard d'autrui car on se construit au contact de l'autre. L'homme seul ne peut survivre et c'est dans le contact avec ses semblables, avec le groupe, qu'il apprend les codes de la société : sortie de soi, solidarité, compassion. Tant il est vrai que pour prospérer depuis des centaines de milliers d'années le sapiens a eu besoin des autres pour survivre. La morale est peut-être d'abord génétique mais elle peut s'imposer aussi à nous sans notre consentement, sans qu'il nous soit possible de nous dérober. Je suis « malgré moi pour les autres ». Nulle magnanimité, c'est mon destin d'homme façonné par d'innombrables générations et par ma construction auprès des autres. Si je suis homo empathicus, c'est par nécessité.

Dans cette mondialisation faite d'interactions de toutes natures, les identités se réfractent, les altérités guérissent. Les jeux de miroirs peuvent aussi introduire la tentation d'aider son prochain ; transformer de la pression extérieure en pression intérieure.

Car si même la vie était appropriation et assujettissement des plus faibles, si rien n'étant ni bon ni mauvais, le plus efficace devenait sans limite le plus fort, la violence devrait malgré tout s'appivoiser, faute de quoi son coût, dans une société composée à la limite de maîtres et d'esclaves, risquerait de devenir inacceptable.

Tel est cas dans le domaine de l'économie. Le siècle des lumières prétendait émanciper l'homme du despotisme et des préjugés. Les temps modernes ont enfanté un capitalisme généralisé à l'ensemble de la planète, un libéralisme sans foi ni même loi, appliqué partout sans bénéficier du respect général. Pour beaucoup ce capitalisme use et corrompt et crée ainsi les germes de sa destruction. La culture-monde est loin de déboucher sur un consensus dans ce domaine. Car la réflexion économique a pris son autonomie par rapport à la morale. La crise actuelle a braqué les projecteurs sur ce divorce. Faute du principe d'équité et de responsabilité socio-économique, les marchés se sont financiarisés et l'appât du gain a succédé au « doux commerce ». De la Grèce antique à l'Europe du Moyen-âge l'analyse économique était une branche de la morale et de la théologie. Les phases d'essor de l'économie marchande ont conduit l'économie à devenir politique tant son rôle est devenu majeur dans l'évolution des sociétés. Depuis quelques décennies et surtout quelques années, l'appât du gain a transformé de nombreux nouveaux maîtres du monde en spéculateurs sans garde-fou : l'homo-économus est en train de devenir surtout un capital davantage qu'un marchand ou un consommateur. Les risques qu'ils prennent ont ceci d'exorbitant que le gain leur en reviendra alors que le coût sera assumé par la collectivité.

Le capitalisme égalitaire c'est un bateau sans voile et sans moteur. Mais la gestion actuelle des gains financiers, des salaires, bonus, retraites garanties des managers commence à donner une image dégénérée du capitalisme. Comment demander des sacrifices à ceux qui ne partagent pas équitablement les résultats d'une entreprise. Un tel système bloque tout espoir de consensus. D'où la nécessité d'une nouvelle sagesse prenant en compte une responsabilité intergénérationnelle, l'aspiration à une société plus juste et la notion du bien commun. Dans ce domaine la sphère économique ne se distingue pas des autres sphères de la vie sociale.

Il ne sert à rien de danser la danse du scalp devant le libéralisme, il faut simplement le doter d'un code moral qui le rende acceptable à la majorité. Qui recrée un peu de vertu et de grâce dans le système en déclinant l'immense désir de justice et de dignité de l'homme du XXIe siècle. En notant que le concept de justice est probablement le premier, comme le notent certains ethnologues, qui a surgi dans l'esprit humain. Confucius notait que ne pas agir quand la justice commande c'est de la lâcheté. Le juste est la seule règle du confucéen dans les affaires du monde. Confucius toujours lui avait défini de la façon suivante le principe qui pourrait servir de guide pour toutes les actions de la vie : « Ne jamais faire aux autres ce qu'on n'aimerait pas qu'ils nous fassent. »

Pour être efficace, un code éthique des temps modernes ne peut se limiter à ces principes confucéens. Pour freiner l'absentéisme du cœur qui accompagne souvent la concurrence sans frein il devrait décliner quelques autres commandements. De nombreuses prémices en existent. C'est ainsi que le Congrès Mondial des Imams et Rabbins a décidé de rédiger une charte éthique des religions, véritable manuel de savoir-vivre ensemble. « The United Nations Global Compact » initiée par Kofi Annan en 1999 offre un point de départ intéressant à un tel code. Cinq mille deux cents sociétés originaires de cent trente pays s'y conforment d'ores et déjà. Dès 1993 à Chicago une déclaration « Toward a Global Ethic of the Parliament of the World's Religions » ouvrait le champ d'une telle réflexion, suivie par les « OCDE Guidelines for Multinational Enterprises » en 2000. Ce texte déclinait les valeurs suivantes : l'honnêteté, la transparence, la justice, la vérité. Plus récemment un sage hindou, Sri Ravi Shankar a proposé aux Nations Unies une déclaration universelle des valeurs humaines mettant en valeur la compassion, la coopération, la générosité, la paix, l'intégrité, la sincérité...

Avec Daniel Rondeau, journaliste écrivain, j'ai moi-même tenté de réunir il y a une quinzaine d'années à Fez, pendant le festival de musique sacrée, quelques représentants des grandes religions monothéistes, le Cardinal Lustiger, le grand Rabbin Kaplan et le grand Imam de Rabah car les réservoirs spirituels de passions et de sagesse ne peuvent être tenus à l'écart de l'élaboration d'un code moral de l'humanité. Daniel Rondeau et moi-même devions représenter les droits de l'homme à l'occasion de cette répétition d'un processus plus vaste qui aurait dans un second temps regroupé également des bouddhistes, des hindouistes, des libres-penseurs, des prix Nobel de la paix et quelques patrons d'ONG. Il y a en effet dans ces structures de quoi puiser quelques principes. Ma tentative a échoué en raison de l'assassinat des moines de Tibhirine en Algérie qui a provoqué le désistement du Cardinal Lustiger.

Dans les grandes religions monothéistes, à des degrés différents, Dieu parle à l'homme qu'il souhaite pleinement responsable. Tout homme est jugé sur ses actes. Il appartient donc à l'homme de rassembler les étincelles divines et d'humaniser le monde. Ce que l'on peut donc attendre d'un tel conclave c'est une vérité de l'action recherchée au plus profond de la tradition et que ce fondamental circule entre les interlocuteurs. Le bouddhisme ajoutant sa tolérance à certaines formes d'exclusion. Bref l'objectif d'une telle réunion serait de dire une Parole, la parole de Dieux qui ne se combattent plus. Chaque religion devant trouver son chemin vers ce fond commun et lutter contre son propre fondamentalisme. Dans « les origines du christianisme » Renan écrivait déjà : « La morale est entrée dans la religion ; la religion est devenue morale. L'essentiel, ce n'est plus le sacrifice matériel. C'est la disposition du cœur, c'est l'honnêteté de l'âme qui est le véritable culte (...) Le règne de la justice, oui, telle est bien la loi de ces anciens prophètes (...) ». Arriver à une hospitalité de conviction proclamant une universalité humaine idéale, acceptable et partageable par tous, croyants ou non, tel est l'objectif, certes ambitieux, que devrait se fixer les interlocuteurs d'un tel concile.

Encore faudrait-il pour que ce dialogue ne soit pas un leurre que les participants s'accordent au moins sur une totale liberté de conscience, de religion, de culte, de croyance ou de non-croyance. Juifs, chrétiens et musulmans ont tant perdu de siècles à se déchirer qu'un tel vœu n'est pas abusif.

L'humanité ne cesse plus aux frontières du village, de la tribu, de la nation, du continent. Notre civilisation scientifique et technique est confrontée pour la première fois à la tâche d'assumer à l'échelle planétaire la responsabilité de nos activités. Notre participation au monde ne peut se concrétiser que dans la dialectique de l'Un et du Multiple, même si chacun d'entre nous a une manière originale d'être humain. Le libéralisme peut-il dans ces conditions rester totalement permissif. Parallèlement, on l'a vu, la modernité réclame une véritable création de valeurs qui soient complémentaires de l'extension de la maîtrise technique. Ce sont les notions de solidarité, de générosité, d'altruisme qui font de l'homme une espèce supérieure. Il est urgent de modérer la passion de la concurrence avec un peu de cet amour du prochain.

Et de permettre à chacun, sous l'ombre portée d'un code éthique universel, un « approfondissement personnel du sens grave de la vie », (Thomas Mann).

Le libéralisme ainsi tempéré et accepté y gagnerait ses lettres de noblesses.

Bernard Esambert